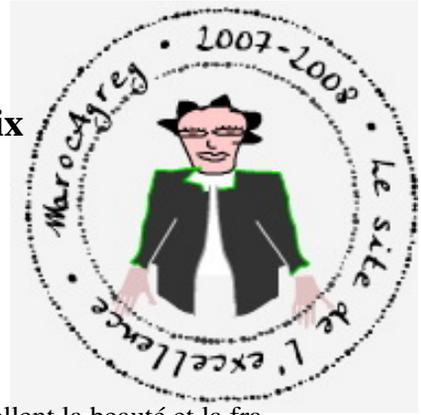


# Introduction au thème de la paix 'La colombe poignardée'

Aziz BOUACHMA



La paix, telle la colombe de Picasso' dont les ailes déployées rappellent la beauté et la fragilité, est une entreprise prodigieuse, à la mesure de sa démesure, de son impossibilité ! Une notion qu'on mâche comme du chewing-gum : dur lorsqu'on le sort du papier, mollasson après première mastication, puis dans un entre-deux fadasse. Sans coeur. Notion souvent meurtrie comme tous les idéaux, ravagée comme un délicieux fruit par la grêle de l'oubli, de l'opportunisme, de l'urgence, des idéologies... La paix n'est ni consistante ni constante. Et pourtant, le souhait de tous est d'apprendre à vivre en paix. Mais qui apprendrait ? A qui ? De qui ? Saurait-on jamais « vivre en paix » ? Et d'abord saurait-on ce que veut dire « vivre en paix » ?

Une fois encore les programmes se suivent et ne se ressemblent pas, en laissant quelques-uns de leurs motifs aux nouveaux venus, et nous nous souviendrons que la paix a fait partie des perspectives offertes par l'amitié : la paix au centre d'Éthique à Nicomaque d'Aristote (voir notamment le chapitre premier, quatrième paragraphe) :

*On pourrait même aller jusqu'à dire que c'est l'amitié qui est le lien des États, et que les législateurs s'en occupent avec plus de sollicitudes encore que la justice. La concorde des citoyens n'est pas sans ressemblance avec l'amitié ; et c'est la concorde avant tout que les lois veulent établir, comme elles veulent avant tout bannir la discorde, qui est la plus fatale ennemie de la cité.*

Définition courante puisque la paix permet de « bannir la discorde, qui est la plus fatale ennemie de la cité ». Cette définition est reprise par le *Petit Robert* qui met en valeur les sens suivants :

- 1- Situation d'une nation, d'un État, qui n'est pas en guerre.
- 2- Rapports non conflictuels entre les hommes ; absence d'hostilité et de violences ouvertes au sein d'une communauté.
- 3- Relations harmonieuses, ou de concorde, entre membres d'une ou de plusieurs communautés.
- 4- Psychologie : état de sérénité de l'esprit qui n'est troublé par aucune passion.

---

J'ai emprunté ce sous-titre au célèbre calligramme d'Apollinaire : *La colombe poignardée et le jet d'eau*, calligramme écrit sur le front pendant la première guerre mondiale. Le sous-titre du recueil est d'ailleurs *Poèmes de la paix et de la guerre*.

↳ Dessin sur affiche (1949). En janvier 1949, le Parti communiste demande à Picasso, membre actif du Parti comme plusieurs intellectuels depuis cinq ans, de dessiner une affiche symbolisant le Mouvement de la Paix. Picasso trace le profil d'une colombe, comme les pigeons blancs qu'il garde en cage dans son atelier et ceux des arbres de son enfance à Malaga Au printemps de la même année, la colombe de Picasso est apposée sur tous les murs des villes d'Europe.

Paix publique et paix individuelle sont au centre de cette définition qui est purement négative : cette notion comprise comme simple absence de discorde paraît insuffisante et ambiguë : « *bannir la discorde* », signifie-t-il absence de toute violence, de tout affrontement ? Nous avons plutôt tendance à la voir comme quelque chose d'extérieur, quelque chose « de plus », quelque chose qui se définirait non pas par rapport à soi-même mais par rapport à autre chose. Ainsi avons-nous souvent tendance à voir la paix comme absence de conflit, voire même comme absence tout court : pas d'irritations, pas de bruits, pas de préoccupations.

Ainsi on associe l'idée de paix à celle de non-violence. Et pourtant un problème se pose à nous : n'implique-t-elle pas de partir en croisade contre la « violence » et le mal ? N'implique-t-elle pas que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir pour la protéger, pour la restaurer, pour l'apporter à ceux qui en manquent ? Ces questionnements nous confrontent à un paradoxe, à une contradiction qui semble insurpassable. Mais l'embarras n'est pas moindre si l'on se tourne vers une définition positive : conçue comme « concorde », la paix est une idée équivoque, peut-être même une utopie dangereuse ; définition qui met au rancart le principe de la « non-violence » attribué depuis des millénaires au Christ — bien que celui-ci ait dit « *Je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre* » (et c'était, dans le cadre de son époque, une guerre contre des oppresseurs sociaux) —, et représentée à l'époque moderne par Tolstoï ou Gandhi, dont les doctrines reconnaissent toutefois la certitude de l'affrontement sanglant.

Ainsi l'unité et l'harmonie sociales peuvent être le résultat de la soumission et de l'apathie générale. Comme tous les grands idéaux, la paix est-elle une illusion ? Une Colombe poignardée, selon la formule d'Apollinaire ? Car le propre de la paix et/ ou de la fausse paix est d'intervenir toujours trop tard contre ces crimes dont le philosophe Jankélévitch disait qu'ils sont « *imprescriptibles* », le temps n'ayant pas de prise sur eux. C'est précisément ce qui donne à tout acte de paix une apparence de gratuité et d'inachèvement. Si la dichotomie guerre et paix semble aller de soi, si par conséquent des concepts comme « guerre juste, sainte, propre » et pacifisme innervent souvent la vie philosophique et politique de l'être humain, ne faut-il pas considérer que la seule paix possible est la paix impossible ?

## I - Guerre et paix

### I.1- Le XX<sup>e</sup> siècle ou la colombe poignardée

L'affirmation de la paix ne va pas sans la pensée de la guerre surtout dans le siècle qui vient de s'écouler. Je vous propose un temps d'arrêt pour retourner en arrière, sur 100 ans à/ et de peine, histoire de penser aux millions de morts, de blessés et d'exilés, aux familles civiles, victimes des conflits fratricides pour, plus que de nous souvenir de nos victimes, réfléchir :

**2002** \_ Poursuite de la deuxième Intifada palestinienne

**2001 (11 septembre)** \_ attaque terroriste aux États-Unis - Déclenchement de la guerre contre le terrorisme en Afghanistan

**1999** \_ 2<sup>e</sup> guerre de Tchétchénie - Guerre du Kosovo

**1994-1996** \_ 1<sup>re</sup> guerre de Tchétchénie

**1994** \_ Génocide au Rwanda

**1992** \_ Guerre de Bosnie-Herzégovine - Guerre civile en Algérie

1991 - Début de la guerre du Golfe persique - Guerre civile en Yougoslavie  
1990 - Invasion du Koweït par l'Irak  
1989 - Invasion américaine au Panama  
1987 - Début de l'Intifada  
1983 - Invasion américaine à Grenade  
1982 - Conflit des îles Malouines (Falkland), Argentine vs Grande-Bretagne  
1980-1988 - Guerre Iran - Irak  
1979-1989 - Intervention soviétique en Afghanistan  
1978 - Invasion du Cambodge par le Viêt-nam  
1975 - Début de la Guerre d'Angola - Début de la guerre civile au Liban -L'Indonésie envahit le Timor oriental  
1973 - Quatrième guerre israélo-arabe - Coup d'état de Pinochet au Chili  
1971 - Guerre Inde-Pakistan (Bangladesh)  
1968 - Occupation soviétique en Tchécoslovaquie  
1967 - Troisième guerre israélo-arabe - Coup d'état militaire en Grèce - Guerre du Biafra  
1965 - Deuxième guerre indo-pakistanaise  
1961-1975 - Guerre du Vietnam (États-Unis)  
1962 - Crise de la baie des Cochons à Cuba (États-Unis)  
1958-1962 - Guerre D'Algérie  
1956 - Deuxième guerre israélo-arabe - Répression soviétique en Hongrie  
1954 - Début de la guerre d'Algérie  
1950-1953 - Guerre de Corée  
1948 - Première guerre israélo-arabe - Début de la guerre froide (Etats-Unis-URSS)  
1947 - L'Inde envahit le Cachemire  
1946 - Début de la guerre d'Indochine - Expulsion de trois millions de citoyens de nationalité allemande de Tchécoslovaquie vers l'Allemagne  
1941 - Attaque japonaise à Pearl Harbor provoquant l'entrée en guerre des États-Unis  
1939-1945 - Deuxième Guerre mondiale  
1936-1939 - Guerre civile d'Espagne  
1935-1936 - Guerre italo-éthiopienne  
1921-1926 - Guerre du Rif au nord du Maroc  
1917-1921 - Révolution russe  
1915-1916 - Génocide arménien  
1914-1918 - Première Guerre mondiale  
**Le 5 août 1914**, le roi George V déclare la guerre à l'Allemagne au nom de l'Empire britannique ; Ottawa est tout simplement informé que le Canada est en état de guerre...

Réfléchir donc à tout ce que cela cache en malheurs et en travers humains, réfléchir à ce monde pourri d'intrigues, de manoeuvres, d'un cynisme à faire blêmir Machiavel ; réfléchir à tous ces cataclysmes (génocide des Arméniens, des Juifs et des Tziganes ; massacres de Kurdes, totalitarisme nazi, soviétique, monarchique — et bien d'autres — l'emploi des armes nucléaires, l'épuration ethnique et les crimes contre l'humanité dans l'ex-Yougoslavie et toujours, depuis plusieurs années et encore en ce moment, en Palestine...) lorsque tout le monde s'accorde pour parler de la nécessité de la paix, discours à la fois jubilant et angoissé, maniaque et endeillé, souvent obscène dans son euphorie... Multiplicité des organismes pour la défense de la paix : Nations Unies qui ont proclamé « *La période 2001-2010 décennie internationale de promotion d'une culture de paix et de non-violence au profit des enfants du monde* », Brigades de Paix Internationales, Amnesty international... Multiplicité des prix pour la paix : Prix Nobel de la paix, Prix Albert Schweitzer pour la Paix...

Jusqu'au vingtième siècle, la perception de la guerre reste clausewitzienel : la guerre est la confrontation entre deux armées régulières. L'annexion et/ ou l'anéantissement des ressources économiques de l'ennemi sont considérées comme la finalité suprême de l'entreprise guerrière susceptible de restaurer la paix, la politique étant la continuation de la guerre.

Or, on n'ose même plus appeler guerres les plus récents phénomènes (la guerre du Golfe, le Congo, le Rwanda, le Kosovo, le Timor, l'Afghanistan ...) en raison des mutations sémantiques impliquant justement le rôle ambigu des Etats dans de telles « interventions », provoquant toujours des « dommages collatéraux », phénomènes très différents entre eux quant à la logique de la souveraineté et de la paix.

Ajoutons à cela l'armement nucléaire qui reste paradoxal : l'effet d'anéantissement total qu'il présuppose fait que son efficacité politique réside dans son non-emploi. Son utilisation marquerait non seulement la fin de la guerre et le début de la paix mais l'impossibilité de concrétiser ce pourquoi la guerre serait déclenchée. « La paix surarmée » imposée au monde entier par les grandes puissances se confond désormais avec la guerre qui est une chose barbare et bestiale, encore que les animaux et les barbares n'aient jamais offert de spectacles comparables à ceux de l'action militaire à notre époque capitaliste où consommation et décomposition de masses réifient de tristes principes d'une société devenue vénale.

Face à l'hydre de la guerre ou plutôt de la paix surarmée, comment le concept de paix ne viendrait-il pas se fissurer puis se fracasser au contact d'une longue Histoire discordante et rocailleuse, face surtout à une pensée qui a fait l'éloge du conflit ?

## **I. 2- Vertus du *Polemos***

Selon la Bible, l'existence humaine a été fondée par un conflit — le meurtre d'Abel par Caïn — qui est venu troubler l'harmonie pacifique de l'âge d'or. La Genèse donne peu de précision sur cette histoire, sur Abel et Caïn, si ce n'est qu'ils sont frères et que l'un est pasteur et l'autre agriculteur :

---

<sup>1</sup> Carl Von Clausewitz, *De la guerre*, éd. de Minuit, et *Théorie du combat*, éd. Economique, 1998.

*Abel était berger, et Caïn laboureur. Au bout de quelques temps, Caïn offrit des fruits de la terre en oblation à l'Eternel. Abel, de son côté, offrit des premiers nés de son troupeau et de leur graisse. L'Eternel eut égard à Abel et à son offrande ; mais n'eut point égard à Caïn ni à son offrande... Caïn parla à son frère Abel. Et, comme ils étaient dans les champs, Caïn se jeta sur Abel, et il le tua'.*

Au-delà de considérations d'ordre psychologique — jalousie, égoïsme et ambition — qui sont à l'origine de ce fratricide, une forte et décapante analyse de ce récit biblique, comme celle de René Girard dans *La Violence et le Sacré*, montre que ce meurtre trouve son origine dans l'économie des rapports purement humains, c'est-à-dire dans l'économie de la violence. Pour l'auteur, la violence comme pulsion primaire propre à toute forme vitale a besoin d'un exutoire qui la canalise. Dans tous les processus sociaux et culturels, les sacrifices d'animaux ont rapidement permis de détourner la violence interindividuelle sur des objets de substitution.

Ainsi, quand le récit biblique précise que Dieu agréa le sacrifice d'Abel mais n'agréa pas l'offrande de Caïn, il prouve alors cette vérité ontologique : si Abel ne tue pas son semblable, c'est parce qu'il tue lui-même des animaux et décharge ainsi sa violence sur les animaux sacrifiés, alors que Caïn n'a pas bénéficié d'un tel expédient. Cette remarque fait dire à René Girard :

*Quand elle n'est pas satisfaite, la violence continue à s'emmagasiner jusqu'au moment où elle déborde et se répand aux alentours avec les effets les plus désastreux<sup>2</sup>.*

Ce constat tragique qui fait donc de l'homme un être violent et que la morale religieuse a patiemment cherché à mettre en place est corroboré déjà par Héraclite pour qui la guerre (*Polemos*) est le « Père de toutes choses » ; la naissance et la conservation des êtres sont dues à un conflit de contraires qui, tout en s'opposant, se maintiennent l'un l'autre. Le monde est semblable à un arc bandé où les contraires sont dans un équilibre instable.

*Polemos*, principe du combat, transforme le froid en chaud et inversement la paix en guerre, le jour en nuit. La vie est mort et la mort est vie. Chaque terme s'abolit inlassablement dans son propre contraire. Souhaiter, avec Homère, voir « la discorde s'éteindre entre les dieux et les hommes », c'est demander la destruction de l'univers. Le conflit fécond permet donc l'harmonie des forces agissant en sens opposés. Ce *polémos* héraclitéen a-t-il le sens de guerre violente entre les dieux, entre les dieux et les hommes ou entre les hommes comme certains seraient tentés de le croire — d'où les nombreuses appropriations du concept par la polémologie — ? Ou le sens de conflit qui doit allier, conjuguer, ajouter et rassembler ? On comprend ainsi comment Nietzsche tombe sous le charme de la pensée et de la figure d'Héraclite dit l'Obscur. Dans la seconde dissertation de *La Généalogie de la morale*, au paragraphe six, le philosophe allemand montre que les premières manifesta-

---

<sup>1</sup> Genèse IV, Histoire de Caïn et d'Abel (3-9).

René Girard, *La Violence et le sacré*, éd. Grasset, 1972, p. 21.

tions de la justice, comme forme préalable à la paix sociale, par châtiments pénaux sanglants, prouvent le goût de l'humanité pour la violence. « *Faire souffrir !* écrit-il, *une véritable fête !* » Il rappelle que pendant longtemps :

*on aurait pu s'imaginer ni noce princière, ni fête populaire de grand style sans exécutions capitales, sans supplices ou quelques autodafés'.*

L'humanité a ainsi grandi dans une lutte perpétuelle, la paix la conduit au tombeau. N'est-ce pas là le sens de la parabole schopenhauerienne<sup>3</sup> : des porcs-épics renoncent à se serrer les uns contre les autres pour lutter contre le froid : leurs piquants les blessent. Obligés de se rapprocher de nouveau par temps de glace, ils finissent par trouver, entre la répulsion et l'attraction, l'hostilité et l'amitié, une distance convenable. Que cesse, en un homme ou en un peuple, la prétention d'être le plus fort, le vainqueur, le créateur d'ordre et de sens imposés aux autres, que l'emporte au contraire la jouissance présente de ce qui a été conquis au risque de la vie, alors, pense Hegel, un homme, un peuple, sont mûrs (au sens quasi végétal du mot), pour la servitude.

Préférer sa vie à la dynamique agressive de ses valeurs, c'est se résoudre à disparaître. Pour ces peuples, écrit fortement Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit* (paragraphe 324, p. 326) : « *la liberté est morte de la peur de mourir* ». Cette conception belliciste est celle aussi des nazis et des sionistes qui célèbrent la violence comme étant l'accoucheuse de l'Histoire. Adolf Hitler estime que la « *lutte des races* » pour la suprématie constitue le mode essentiel d'existence des peuples. Chaque peuple a le droit de lutter pour son existence, conquérir par le poing ce qui est refusé par la douceur. Le but suprême est la conservation de la race. C'est là la justification la plus élevée de la lutte, quels que puissent être les moyens utilisés. C'est ainsi que le peuple lutte pour les droits de l'homme, le droit des hommes.

Cette forme spontanée d'agressivité a été mise en relief par d'autres penseurs comme Georges Sorel (1847-1922) et Sigmund Freud (1856-1939) et surtout corroborée par l'ensemble des sciences contemporaines : l'astrophysique explique l'univers par la notion de « *lutte énergétique* », la biologie s'organise autour de l'affrontement sélectif entre les organismes, la sociologie voit dans le conflit le moteur de l'organisation sociale, la polémologie reconnaît à la guerre un statut fondamental dans la dynamique des civilisations...

I F. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, éd. Cérès, Tunis, 1995, p. 58.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 59.

Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena* (1851) : « *Par une froide journée d'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais tout aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants, ce qui les fit s'éloigner les uns des autres. Quand le besoin de se chauffer les eut rapprochés de nouveau, le même inconvénient se renouvela, de façon qu'ils étaient ballottés de çà et de là entre les deux souffrances, jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne qui leur rendit la situation supportable. Ainsi, le besoin de société, né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres ; mais leurs nombreuses qualités repoussantes et leurs insupportables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et à laquelle la vie en commun devient possible, c'est la politesse et les belles manières. En Angleterre, on crie à celui qui ne se tient pas à distance : *Keep your distance !* Par ce moyen, le besoin de chauffage mutuel n'est, à la vérité, satisfait qu'à moitié, mais en revanche on ne ressent pas la blessure des piquants. Celui-là cependant qui possède beaucoup de calorique propre préfère rester en dehors de la société pour n'éprouver ni ne causer de peine.* »

La violence au sens large du terme est une flamme qui dévore tout ce qu'on peut jeter sur elle dans l'intention de l'étouffer. A force de vouloir la maîtriser, l'être humain ne fait que l'attiser. Si cet éloge du conflit a souvent fait scandale, il a surtout tenté d'installer son orchestration dogmatique dans des conditions suspectes et paradoxales en parlant alors de faire une guerre qui devra mettre fin à toutes les guerres, de « guerre juste » ou « guerre propre », il a intégré la paix ou plutôt le pacifisme tout en exploitant la confusion, le doute. Il comprendrait la paix, mais incompréhensiblement.

## II - « Guerre juste », juste pour la paix

### II. 1- Ethique de la « guerre juste », « sainte » et « propre »

Rappelons pour commencer cet épisode terrible des « guerres de religions' » au VI<sup>e</sup> siècle : l'armée d'un chef de guerre catholique — Arnaud-Amaury —, chargée de réduire la rébellion des cathares dans le sud-ouest de la France, massacre indistinctement les populations dans lesquelles se trouvent des catholiques. Pour se justifier, il a cette phrase épouvantable : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !* »

Or la plupart des textes des Évangiles mettent l'accent sur la douceur, en reprenant certaines idées de l'Ancien Testament ( l'adage : « *aimer ses ennemis* »). Lorsque les soldats de Ponce Pilate ont voulu arrêter Jésus, le premier réflexe de Pierre a été de sortir son glaive pour défendre son maître, mais ce dernier lui dit : « *Remets ton épée en place ; car tous ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée<sup>2</sup>.* » Cependant il y a aussi cette autre parole paradoxale : « *je ne suis pas venu apporter la paix mais la guerre* », et la parabole du festin des mendians : « *forcez-les à entrer.* »

Le christianisme est une religion d'amour qui commence d'abord par parler de guerre au I<sup>er</sup> siècle, quand il devient religion d'État. Saint Augustin appelle le gouvernement impérial à envoyer l'armée contre les hérétiques. Il accorde au problème des guerres un long développement. Sont légitimes pour lui les guerres qui ont été entreprises sur ordre divin et celles qui ont pour but d'obtenir réparation d'un dommage ou de venger les injures subies par les citoyens d'une cité. Il condamne cependant toute guerre de conquête : la guerre n'a qu'un objectif, assurer la paix. Cette notion de guerre juste devient la doctrine officielle de l'Église ; les actes commis pour la cause du souverain perdent leur caractère de péché mortel. Par conséquent, la guerre devient juste, tout juste pour rétablir la paix chrétienne non seulement contre des païens mais aussi de plus en plus souvent contre d'autres chrétiens. « *Guerre juste* » augustiniennne érigée en vérité universelle, infaillible en tous lieux et en

---

<sup>1</sup> La fin du Moyen Age marque la fin des Croisades. Dès le XVP siècle, la guerre devient interne : catholiques et protestants se combattent au nom d'une même religion. Entre 1562 et 1598, huit guerres, dites de Religion, ensanglantent la plupart des provinces du royaume de France. Chacune d'elles est suivie d'un édit de pacification que catholiques et protestants violent ouvertement. On situe la fin des hostilités à la signature, en 1598, de l'édit de Nantes par Henri IV. Pourtant, après la mort de ce dernier, la lutte armée reprend entre catholiques et réformés. Et ce fut la paix d'Alès, en 1629, et non l'édit de Nantes qui marqua la fin des affrontements.

<sup>2</sup> Évangile de Saint Matthieu, XXVI, Gethsémani — Arrestation de Jésus (52-53).

tous temps, absurdité érigée en dogme. La contradiction entre pacifisme chrétien et guerre a été par la suite au centre des réflexions des canonistes et des théologiens de l'époque des Croisades<sup>1</sup>, époque qui a vu la naissance des Ordres chevaleresques qui renvoient, par leur structure, à cette contradiction.

Ainsi les gardiens de la morale pacifique chrétienne se sont accommodés de l'inhumanité de la guerre et des pires atteintes au caractère sacré de la vie. La vigueur de la force combattive reste toutefois liée à l'idée qu'il s'agit de réaliser. La guerre doit être basée sur une conception philosophique, on ne peut tuer avec l'épée seule une conception de l'esprit. Le droit d'employer les armes les plus brutales est en relation avec l'existence de l'idéal, de la foi fanatique. Il est nécessaire de donner une base spirituelle à la persécution. L'interdit « *tu ne tueras point* » est transgressé puisque la mort de l'ennemi n'est pas tenue pour un crime.

Si les religions enseignent toutes la recherche de la paix, elles ont produit et elles continuent à produire, au nom de la vérité, et même au nom de Dieu, les guerres les plus atroces, au mépris évident du commandement divin : « *Tu ne tueras pas* ». Pour cela :

*On a besoin alors, écrit magistralement Erasme, d'hommes gros et gras, qui réfléchissent peu et aillent de l'avant. (...) La noble guerre est faite par des parasites, des entremetteurs, des larrons, des brigands, des rustres, des imbéciles, des débiteurs insolvables, en somme par le rebut de la société, et nullement par des philosophes veillant sous la lampe'.*

A ce propos, écrit ce dernier dans son *Plaidoyer pour la paix* en 1516: « *Dulce bellum inexpertis* ». Trois simples mots latins qui pourraient se traduire par : « *la guerre est douce à ceux qui l'ignorent.* » Aujourd'hui la question se pose encore : y a-t-il des moments où l'on peut justifier la guerre et le recours à la violence pour des raisons de type moral ? Pour le gouvernement américain, la guerre contre les Talibans en Afghanistan n'a pas pour objectif de venger les morts du 11 septembre, mais de protéger les innocents que le réseau terroriste Al-Qaida met potentiellement en danger.

C'est toujours saint Augustin qui soutient qu'il vaut mieux endurer le mal que le commettre soi-même. Mais si autrui est menacé, il y a un droit et même un devoir de faire la guerre pour protéger les innocents ; c'est le seul objectif que peut avoir une guerre juste. Il y a des guerres non seulement moralement permises mais moralement nécessaires qu'il faut mener d'une manière « propre ». Tuer sans effusion de sang, éviter tant soi peu « les dommages collatéraux », mener une « guerre propre » à l'aide de nouvelles techniques,

---

<sup>1</sup> Historiquement, on appelle Croisades les expéditions entreprises par les chrétiens d'Occident, aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, pour reprendre Jérusalem et les Lieux saints, passés sous la domination islamique. Des chrétiens auxquels les Turcs Seldjoukides, qui avaient conquis Jérusalem en 1074, interdisaient les pèlerinages (qu'auparavant les musulmans avaient laissé se poursuivre). Porter secours à l'Empire byzantin, qui demandait de l'aide pour lutter contre les Turcs, libérer la Terre sainte du joug des infidèles, tels étaient les motifs qui, aux yeux du Saint-Siège et des chrétiens les plus fervents, justifiaient une « guerre juste », une « guerre sainte ». Le pape français Urbain II lança au concile de Clermont, en 1095, un vibrant appel en faveur de la reconquête des lieux sacrés. Cet appel fut salué aux cris enthousiastes de « *Dieu le veut !* », et la quasi-totalité des assistants s'engagèrent à partir. Ils se firent coudre une croix sur les vêtements, ce qui leur valut d'être appelés Croisés. Le mot croisade vient de là. Les historiens retiennent généralement qu'il y eut huit grandes Croisades.

Erasme, *Eloge de la folie*, éd. Garnier frères, 1964, pp. 32-33.

accéder à un monde sans guerre, à l'inhumanité d'une guerre sans guerre. Cela veut dire que la guerre reste utile, bonne, qu'elle a du sens au sens moral ou religieux d'un idéal ou d'un *telos* à atteindre.

Il s'ensuit une hégémonie d'un discours libéral tendancieux, menaçant et menacé, dominateur à la forme maniaque, jubilatoire et incantatoire. Il clame haut et fort la mort du communisme, de l'intégrisme ; il parle de pacification de la planète et lance ses prédications prédictives et prédictibles, jette l'anathème comme Ezéchiel contre Etats, partis, cellules, syndicats et autres lieux de productions doctrinales adverses. Il traite les individus du monde entier comme s'ils étaient des unités rationnalisables, classables, voire interchangeables, indistinctes en somme, touches grises d'une fresque totalitaire, comme de simples boîtes de conserve à l'infini, munies de leurs étiquetages. Le monde est au service d'une pacification. Paix et pacifisme forment donc une configuration dont il y aurait beaucoup à dire, mais qui va sans dire.

## **II. 2- Paix et pacifisme**

En temps de paix, la majorité est prête à louer les pacifistes des guerres précédentes et les grands apôtres de la résistance passive ou de l'action d'usure (tels que Gandhi, Martin Luther King ou Mandela). Chacun est conscient de l'absurdité de ces arguments et de l'illusion selon laquelle la violence peut être combattue par la violence. Mais soudain en temps de guerre, l'argument de la lâcheté fleurit dès que des voix s'élèvent pour dire que la guerre n'est pas une solution. Mais on peut aussi soutenir que la lâcheté consiste à ne pas être capable d'accepter l'imperfection du monde et le caractère fragmentaire de nos moyens d'agir sur lui. La lâcheté consiste à crier « à mort ! » dès que ses émotions sont sollicitées et que, alors qu'on vit dans du coton, les injustices potentielles du monde se dévoilent avec trop de force. Les dénonciateurs de la lâcheté pacifiste prennent donc un fusil et se rendent sur le terrain de façon durable pour appliquer de leurs mains la violence des solutions qu'ils préconisent.

C'est une grande question qui s'est donc toujours posée et a opposé ceux qui défendent la non-violence et la paix à tout prix et ceux qui pensent que la réflexion morale pourrait s'appliquer à la guerre. Une analyse responsable de l'urgence de la paix montre le désaccord, le désaccordé ou le discordant du pacifisme, le juste désajustement du pacifisme. Celui-ci a toujours une forme prophétique, messianique ; il a besoin de clameur et de spectacle. Comme Elie, l'arrivant, ici la paix véritable peut toujours ne pas arriver. Il instaure une attente aride, un désert dans le désert, et induit des glissements sémantiques d'autant plus graves politiquement, intellectuellement, philosophiquement qu'ils menacent donc les deux belligérants. Après tout, le pacifisme est un dysfonctionnement de la société et une sorte de persécution politique. Ce à quoi s'adaptent les deux belligérants, c'est moins à la paix elle-même qu'aux nouvelles possibilités de l'exploiter ou d'en abuser en abusant leurs citoyens respectifs. D'où ce théâtre de mort, de racisme, d'eugénismes, d'organicisme et parfois de philosophies de la vie auxquels s'accorde si souvent le pacifisme. Nietzsche, qui entend déborder et saborder la tradition chrétienne, a remarqué que la grande caractéristique de la conception chrétienne du monde est le refus du conflit, c'est-à-dire le refus de la vie. La loi du Talion « OEil pour ceil » devient dans la bouche de Jésus-Christ :

*Aimez-vous ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous outragent. A celui qui te frappe sur une joue, présente aussi l'autre ; et si quelqu'un t'enlève ton manteau, ne l'empêche pas de prendre aussi ta tunique. Donne à quiconque te demande, et si quelqu'un t'enlève ce qui est à toi, ne le réclame pas. Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même'.*

Cette logique pacifiste est celle de la confiance, celle du pari de la confiance. Dans la parabole du bon samaritain, le Christ (à qui un pharisien demande de préciser « *qui est mon prochain ?* ») enseigne qu'il faut prendre le risque de la confiance. La parabole raconte comment un homme de Judée qui a été rançonné et attendait agonisant au bord du chemin une âme charitable, a été secouru par un Samaritain, l'ennemi héréditaire de sa communauté. La morale de cette parabole est claire : comment espérer de l'aide d'un homme si notre premier rapport est teinté de défiance ?

D'autres religions orientales comme le Bouddhisme, le jaïnisme et l'Advaita Védanta prêchent le respect absolu des espèces vivantes auxquelles il est interdit de porter atteinte. Les croyants sont donc strictement végétariens, ne mangent ni oeufs ni racines et redoutent de tuer du vivant au point de balayer la route devant eux pour ne pas écraser un insecte et de porter sur la bouche un carré de mousseline blanche de peur d'avaler par inadvertance un être microscopique invisible. On a souvent reproché au caractère bouddhiste d'être « fataliste », « passif », ou franchement léthargique.

Mais il faut bien avouer qu'au cours de leur histoire mouvementée, ces religions ont bien souvent été du côté des trois religions monothéistes. Car avec leurs pouvoirs occultes, leur magie noire, elles disposent d'armes surhumaines capables de détruire les démons. Qui sont les démons ? Au XIII<sup>e</sup> siècle, les bouddhistes mongols essaient d'envahir le Japon. Les Mongols sont des démons, disent les Japonais. Et inversement. Dans chaque camp, des prêtres tantristes ourdissent des sorts. Finalement, l'armada mongole est emportée par un typhon, le « vent divin », le Kamikaze. En 1945, le Japon ultranationaliste invoque de nouveau le vent divin, incarné par des pilotes-suicides, avec le soutien actif de la quasi-totalité de l'institution bouddhique. Cette fois, les démons étaient trop puissants... Comment bouddhisme peut-il se conjuguer avec militarisme ? Double vérité : on ne doit pas tuer, sauf quand on est capable de voir les gens dans leur vérité ultime. Soit ce sont des démons, et en les tuant on leur évite d'accumuler du mauvais *karma*<sup>1</sup>. Soit ce sont des entités vides, du vent, et on ne saurait tuer le vent. Voilà comment le zen a enfanté l'idéologie guerrière du bushido, ce qu'on appelle la Voie des Samouraïs.

Sombrier dans le pacifisme, cela veut dire accepter la loi du plus fort, pour n'avoir pas à risquer ses propres forces pour l'affronter : ce qui revient à préférer le sort d'un être naturel — d'un animal —, qui ne décide pas de sa propre destinée, à l'aventure dangereuse qu'est sa propre transformation en être culturel qui fait de la paix une impérieuse exigence.

---

<sup>1</sup> Evangile de Saint Luc, VI, l'amour des ennemis (27-31).

Le *karma* est ce que crée toute action motivée par un désir de résultat. J'écrase une fourmi par mégarde, c'est une action « détachée », pas de *karma*. J'écrase la fourmi intentionnellement, je crée un *karma* « infernal ». Même l'action bonne, si elle est « attachée » — faire l'aumône pour aller au paradis — crée de l'*ego*, et donc du *karma*. On voit que la théorie du *karma* pousse les gens à faire le bien de façon désintéressée. Quant au maître, en principe « détaché », il peut, lui, faire le bien comme le mal sans conséquence karmique. Ce qui ouvre la porte à bien des dérives...

### III - L'impossible possibilité de la paix.

La condition de possibilité de la paix, c'est une certaine expérience de la possibilité impossible. L'aporie prend ici la forme logique de la contradiction. Car que serait une entreprise si elle ne dévoilait que le possible ? Si une paix s'exerce dans l'ordre du possible, elle déroulerait un programme. Elle deviendrait pacifisme bourgeois et démagogique. Une pensée responsable ne peut pas être pacifiste ou « contre la guerre », parce que cela signifierait admettre que l'on peut abolir la guerre avant d'avoir aboli toutes les origines de la guerre. C'est une trahison politique parce qu'au lieu d'aider à conduire les masses vers une lutte plus large, une telle illusion facilite au contraire leur soumission, non seulement au capital d'une minorité ou des grandes puissances, mais à la guerre elle-même.

#### III. 1- « la paix est plus que l'absence de guerre » (Spinoza)

Pour Spinoza, ne pas se combattre, ce n'est pas encore être vraiment en paix. Autrement dit, il faudrait envisager la paix comme une amitié des peuples, comme une concorde. Et c'est seulement dans ce cas que la guerre finit par devenir impossible, anormale. Car souvent la guerre est perçue comme le rapport premier, naturel entre Etats, et la paix une correction artificielle de cette situation. Au fond, quelle différence y a-t-il entre deux ennemis ? Aucune. Les deux utilisent la violence pour se faire entendre, pour imposer une paix. Chaque parti tend à prendre ses normes pour les seules vraies et à considérer que ce qui les enfreint est une violence, même si elle n'apparaît pas telle selon les normes de l'autre. Pour imposer cette paix, ne dois-je pas me livrer aux violences les plus injustes, me déguiser en barbare ? Jan Patočka dans son samizdat *Essais hérétiques* relève ce paradoxe en décrivant d'une manière magistrale l'expérience douloureuse de la tranchée lors de la première Guerre mondiale en 1914 :

*L'ennemi n'est plus un adversaire absolu sur le chemin de la volonté de paix, il n'est plus ce qui n'est là que pour être supprimé. L'ennemi participe à la même situation que nous (...) Il est celui avec qui on peut arriver à un accord sur la contradiction, notre complice dans l'ébranlement du jour, de la paix et de la vie dépourvue de ce sommet.*

La force morale est au centre de la culture de la paix et exige autant de sueur, de larmes et peut-être de sang que l'appel à la guerre. Or le facteur moral reste insuffisant. Il faudrait un équilibre harmonieux entre ce facteur et un autre institutionnel. OEuvrer à la paix n'est pas un projet utopique ou déraisonnable. Il suffit de trouver la bonne alchimie entre de bons scénarios et de bons acteurs, en sachant que c'est le facteur humain qui doit primer. Ne plus mourir pour les siens mais vivre pour les autres. Le frisson sacré ou l'enthousiasme militant vis-à-vis de causes symboliques est à la fois l'un des plus beaux apanages de l'homme et l'un des pires fléaux de l'humanité puisqu'il déclenche des guerres. C'est la double face de Janus. La violence est le recours du désespoir face à une situation qu'on est incapable de maîtriser.

Hannah Arendt, dans *Le Mensonge et la violence*, analysant la politique américaine au Viêt-Nam et s'appuyant sur son étude du nazisme et du stalinisme, montre que les régimes qui recourent à la violence sont désorganisés et dénués de projet global. Ils sont empêtrés

dans des objectifs contradictoires et désespérés. C'est bien le cas des belligérants dans toutes les guerres, y compris dans celles qui se déroulent aujourd'hui sous nos yeux. Les guerres ne peuvent « finir » qu'à travers la volonté constructive de tous les belligérants. La guerre peut trouver un terme sur le plan militaire, mais si la volonté vengeresse persiste, elle ressurgit un peu plus loin et un peu plus tard. Toutes nos actions doivent avoir, comme lors de la guerre du Vietnam, un seul but : augmenter le coût de la guerre en créant un maximum d'opposition à l'arrière. C'est le peuple grec, bloquant les trains emmenant les troupes au front, qui donne à mon sens le meilleur exemple de ce qu'il faut faire : mener une action non violente et aller dans le sens de la désobéissance civile comme seul moyen de renverser l'ordre hiérarchique répressif et belliciste. Par conséquent, nous ne pouvons rien prévoir des conséquences à long terme d'un conflit. L'Amérique « devait » gagner la guerre du Viêt-Nam sous peine de laisser le monde devenir communiste, et les communistes vietnamiens eux-mêmes ont promis un règne qui allait durer « mille ans ». La guerre a duré vingt ans (et a été perdue) ; mais vingt ans après la guerre, le Viêt-Nam quitte progressivement le communisme et la plupart des pays communistes l'ont déjà fait, contre toute attente.

Ceci se produit par des mécanismes sociaux et des arrangements quotidiens, minuscules, ponctuels. La guerre est la tentative désespérée de maintenir un monde « tel qu'il est » parce que nous ne pouvons pratiquement rien dire de ce que l'avenir nous réserve. De plus, le fait même d'entrer dans la guerre peut tout aussi bien avoir pour conséquences ce qu'on cherche à éviter : elle peut accélérer un processus (de communisation, de fascisation, de déportation, de destruction...), augmenter sa violence, entraîner d'autres nations dans la guerre, etc. En éducation ou en politique, l'usage de la force crée des situations au cœur desquelles le gain initial se perd à long terme. De plus, lorsqu'il se solde par une « victoire », il renforce l'illusion que la violence est une solution. Pour illustration, on peut dire que l'Amérique s'est enferrée pendant vingt ans au Viêt-nam aussi parce qu'en raison de sa victoire sur l'Allemagne et sur le Japon au cours de la guerre précédente, elle avait toute confiance en les possibilités de l'action violente. Vue sous cet angle, la victoire de 1945 contient le germe de la défaite de 1975. L'usage de la force construit la faiblesse et mène les grandes puissances à l'exploitation grossière de la naïveté des masses sur le caractère sacré et hypocrite de la pacification, de la défense, de la suppression de la guerre, du désarmement et de l'arbitrage ou de l'égalité juridique entre les nations (Ligue des Nations de Wilson, O.N.U. de Truman) comme un moyen de diffusion de leur système social. Avec un système aussi hypocrite et machiavélique, il est clair qu'il serait impossible d'abolir « toutes les guerres » grâce à des shérifs et grâce à des Cours suprêmes.

### **III. 2 - La paix est une vigilance continuelle**

Ainsi la paix est une vigilance continuelle, un effort pour discerner ce qui est dangereux même dans des circonstances et des discours en apparence innocents. Cela ne signifie pas d'adopter une attitude de soupçon généralisé, de vivre dans un état de méfiance perpétuelle. Le propre de la paix est de préserver la mémoire sinon les innocents des guerres ; de fausses paix pourraient mourir une seconde fois tout aussi injustement que la première. D'autres malheurs recevraient ainsi la promesse de l'impunité, la garantie qu'ils seraient enfouis à jamais. Les assassins de la paix remporteraient ainsi la guerre de la mémoire. Appeler « vigilance » cette paix qui médite sur les origines religieuses, poli-

tiques, idéologiques de l'horreur, qui médite sur le retour de l'horreur qui se permet de rayer de la carte du monde une partie des citoyens condamnés pour être nés dans un lit et non dans un autre... Appeler « vigilance » cette paix qui conjure le spectre du conflit pour l'exorciser, pour détruire et dénier sa force maligne, diabolisée et démonisée, une sorte de fantôme qui revient ou risque de revenir comme dans les tragédies de Shakespeare... Car « *un fantôme*, écrit J. Derrida, *ne meurt jamais, il reste toujours à venir et à revenir* ». Être vigilant, c'est donc être contre toute forme de fascisation de masse, de populisme réactionnaire bon marché, contre les lieux communs.

Il y a de l'à-venir donc dans la paix. La seule paix possible est la paix impossible. Elle mène au pardon. Et on ne peut pardonner que l'impardonnable. Mais cela nous emmène jusqu'où ? Derrière la paix, n'y a-t-il pas le risque d'effacer ? Et par-là même, d'effacer l'impardonnable ? D'aller vers une fausse paix ? Il est vrai que la paix n'est pas l'oubli. Au contraire, elle requiert la mémoire absolument vive de l'ineffaçable de ce qu'on a à pardonner et de ce pour quoi on fait la paix. Une paix qui conduit à l'oubli, ou même au deuil, ce n'est pas au sens strict, une paix. Celle-ci exige la mémoire active. La paix n'arrive pas à arriver, à nous arriver. C'est à la fois impossible et possible, et en même temps puisque c'est impossible quand elle se réalisera... Très nouvelle et ancienne, la lutte pour construire la paix paraît à la fois puissante et, comme toujours, inquiète, fragile, angoissée en ces temps sombres de notre humanité étrangement amnésique. Comment ne pas ne pas évoquer ces phrases du philosophe Vladimir Jankélévitch évoquant les victimes de la Shoà :

*Oui, le souvenir de ce qui est arrivé est en nous indélébile, indélébile comme le tatouage que les rescapés des camps portent encore sur le bras. Chaque printemps les arbres fleurissent à Auschwitz, comme partout ; car l'herbe n'est pas dégoûtée de pousser dans ces campagnes maudites ; le printemps ne distingue pas entre nos jardins et ces lieux d'inexprimable misère'.*

La paix, printemps de l'humanité ? Pourquoi ne souscrivons-nous pas sans réserve à cette proposition si forte et si désarmée à la fois, si désarmante ? Par ces temps sombres, quel homme ne clame pas haut et fort sa volonté de paix ? A commencer, remarquent à cinq siècles de distance Thomas d'Aquin et Karl Von Clausewitz, par le conquérant affirmant *mezza-voce* qu'il ne souhaite rien tant que d'emporter sa guerre paisiblement. Dès lors, la possibilité, l'imminence et la nécessité de la paix n'est pas seulement une obsession, c'est une manière de se rendre à la nécessité de ce qui se donne à penser comme une indispensable hygiène intellectuelle et morale.

C'est le propre de la paix d'intervenir toujours trop tard. Comment tous les traités de paix à travers l'Histoire pourraient-ils échapper à ce reproche ? Comment éviter le double échec de la guerre réelle et de ses synonymes guerre froide, pacifisme, paix surarmée qui sont autant d'aveuglement face au conflit ? La paix est toujours datée, elle a un commencement et une fin, elle est, pourrait-on dire, à durée limitée, parce qu'elle porte en elle les germes des guerres futures. Comme j'ai essayé de le montrer tout au long de cet exposé, en adoptant la position de tout iréniste, il ne s'agit pas de m'abîmer dans une

---

<sup>1</sup>Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, éd. Galilée, 1993, p. 163.

<sup>2</sup>Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*, Seuil, 1986.

contemplation tragique de la guerre, moins encore d'en exalter d'hypothétiques vertus, d'établir une éthique du combattant, de légitimer une guerre précise qu'elle soit « juste », « sainte » ou « propre » ; un crime reste toujours un crime, il relève de l'intolérable qu'il soit un meurtre ou un génocide. Socrate ou le Christ étaient seuls. Deux mille ans et plus après leur mort, l'humanité est encore sous le choc, et dans le remords des crimes qui les ont tués. La guerre, l'hostilité, le conflit, l'inimitié, la cruauté ou la haine sont générateurs de simplicité. En tant de paix, tout le monde est pacifiste et prêche, avec raison, la bêtise de la guerre. En temps de guerre, tout le monde devient sanguinaire. La guerre est l'équivalent national de la colère. Elle brouille la vue. Elle masque jusqu'aux évidences. Il peut arriver qu'en apparence, une guerre soit « gagnée » parce qu'un territoire est pacifié (c'est le cas du Kosovo quelques mois après la première rédaction du traité de paix entre Kosovars et Serbes ; c'est le cas de l'Afghanistan aujourd'hui). Mais l'usage de la force pour aboutir à cette pacification n'a fait que masquer les problèmes qui sont à l'origine du conflit — problèmes qui ne manquent pas de ressortir un peu plus loin, un peu plus tard, ou sous une autre forme...

Certes la paix est une colombe poignardée, mais jamais elle n'expire. Elle est souvent brisée, exactement comme le premier vers du calligramme d'Apollinaire — brisée justement au milieu par la disposition de l'adjectif « poignardées » et le C majuscule' —, mais elle arrive à déployer ses ailes pour reprendre un nouvel envol. La paix n'est pas seulement la nôtre, mais l'autre avec lequel elle s'identifie, devant lequel nous devons répondre, que nous devons et dont nous devons nous rappeler. Ma proposition de départ « vivre la paix » reste donc une vision jubilatoire de l'être dont le conflit n'est jamais que l'expression de cette fâcheuse tendance prédatrice devenue, à force des siècles, appropriation féroce de l'homme vis-à-vis de ses semblables quand ce n'est pas de lui-même. Le devoir dicte de critiquer (en théorie et en pratique, inlassablement, irrésistiblement ) une théologie de la guerre. Car l'urgence et la nécessité de la paix nous font humer les miasmes d'un monde aux allures de cloaque, nous font renifler quelques tristes senteurs et autres putrescences immémoriales dont on asperge encore et encore les champs des êtres à fortes doses d'animosité. La paix est l'horizon de l'homme, sa fin — c'est-à-dire, en grec, sa limite.

---

*Douces figures poignardées Chères lèvres fleuries...*